

Les catacombes

Plusieurs couloirs m'ont marqué : celui qui menait vers les desserts de ma grand-mère, celui dont le plafond n'était pas fini et où je craignais les araignées, pour finir avec celui qui sentait l'odeur de mes cousins.

Pourtant, lorsqu'on m'attribue le couloir, je crois d'abord qu'on me demande l'impossible. En fermant les yeux, je voyage dans le temps : je revis les moments passés avec ma petite sœur à arpenter les catacombes de notre sous-sol. Ma sœur et moi étant devenues des « grandes », nous avons alors hérité de cette chambre moite et sombre. Le chant incessant des criquets infiltrés dans les murs gâchait nos nuits et affectait notre sommeil. Face à cette invasion, ma sœur se transformait en véritable Mowgli de la jungle, prête à traquer, chasser et tuer toute bête sur son passage.

Je ne fais que répéter le mot tant employé par mes parents pour décrire l'apparence brute et blanchâtre des murs du couloir qui menait de notre chambre vers la salle de toilette. Je craignais pour ma vie si je devais m'y aventurer la nuit. Non seulement le trajet m'effrayait, mais il fallait aussi s'attendre à écraser sous nos pieds nus un criquet égaré ou une souris sortie des cloisons.

Pourtant, même la simulation d'un tremblement de terre aurait à peine réveillé ma coéquipière. La pauvre ! Une fois debout et encore abasourdie, nous allumions les torches jaunâtres dans ce couloir hérissé de pointes. Je suppliais ma sœur de m'attendre le temps que mon corps se soulage. Pour ajouter un peu de piquant, elle feignait de partir. En tournant le coin du mur, le tambour de mon cœur ne prévoyait que la défaite.

Pour traverser le couloir, il fallait marcher bien au centre, les bras collés au corps. Frôler ce mur de crépi blanc était une punition ; ses pointes de roche acérées agrippaient les vêtements et écorchaient la peau au moindre faux mouvement. Dans ce passage étroit, notre regard fuyait obstinément la rangée de trois panneaux de chêne massif, toujours hermétiquement clos. Leurs poignées de cuivre restaient immobiles, mais le simple fait de passer devant ces remparts de

bois nous glaçait le sang, nous poussant à presser le pas pour ne jamais croiser ce qui veillait derrière.

Malgré la terreur ambiante, ce couloir devenait parfois notre terrain de jeu, surtout lorsque mon père se préparait dans la salle de bain. Ma sœur et moi prenions un malin plaisir à nous tapir dans l'ombre du couloir pour le faire sursauter de peur. C'était un homme qui ne se fâchait que rarement, mais lorsqu'on le surprenait ainsi, il laissait échapper un vibrant « LES FILLES ! » Nos ricanements d'hyène prenaient alors le dessus, nous poussant à rebrousser vers notre tanière.